

La roue tourne

Sous mon corps, le sol est rouge. Je peux entendre mon cœur qui bat mais lui ordonne de ne pas s'emballer. Je suis seul parmi tant d'autres. En attente.

Un coup de feu. Mon cœur rebelle bondit, mes tempes bourdonnent, mes mains se crispent et entament un mouvement régulier.

Bientôt, l'asphalte déroule son long tapis gris. Autour de moi, la foule se fait moins dense. Les immeubles se raréfient. Mon mouvement devient mécanique et mon esprit s'évade.

Non ! Ne pas me laisser distraire. Prendre conscience du travail de mes muscles, les soutenir, les encourager. Regarder tout droit. Regarder en moi. Pour trouver la force...

J'ai 10 ans.

Assis sous les platanes de la cour de récré, je suis seul spectateur d'un match de foot improvisé. Je ris, je crie, j'applaudis. Mais au fond de moi, je suis inondé de chagrin et d'un nouveau sentiment qui s'installe. Une rage sourde, une étincelle de défi qui va mettre le feu à l'enfant que je suis.

Hier, devant mon gâteau, Papy a sorti de sa poche son traditionnel bout de papier pour son non moins traditionnel discours d'anniversaire.

Il a lu, la voix tremblotante :

« Mon Franck,

Tu n'as pas vu le jour sous un bout de ciel bleu, tu n'as pas vu le jour dans un nuage blanc.

Ton étoile était grise mais la joie dans ton cœur a changé les couleurs.

On te montre du doigt. On t'écarte des jeux.

Mais moi, je pose sur toi un regard de Papy, mon bébé, mon petit, mon beau cadeau du ciel.

Tu es comme tu es, mais surtout tu es vrai.

Poursuis tes rêves arc-en-ciel, n'arrête pas de lutter. Tu te bats tout seul contre tes chimères. Tu te bâtis tout seul, tu peux en être fier ».

Tout le monde a pleuré. Sauf moi. Moi, j'étais super fier parce que, pour la première fois, mon âge avait deux chiffres et je comprenais enfin que je pourrais accomplir des choses tout seul.

Je crois que c'est ce jour-là que j'ai posé la première pierre de ce mur de volonté qui ne m'a plus quitté.

La sueur perle sur mon front. Des vagues salées suintent de chacun de mes pores.

Autour de moi, la ville est assoupie. Seuls quelques passionnés porteurs de drapeaux parsèment les trottoirs. Le public montre peu d'intérêt pour moi, pour nous.

Mais la vie m'a appris –nous a appris– la détermination. Nous avons tous quelque part un Papy ou une cour de récré qui nous aide à avancer.

Des autres, je ne veux rien savoir. L'empathie saborderait mes efforts. Aujourd'hui, il s'agit de moi, rien que de moi.

Bien plus que les panneaux gigantesques, mes muscles me font savoir que l'issue est proche.

Mon regard furtif vers l'arrière ne capte que des taches colorées. Mais je sens leur souffle dans mon cou, j'entends leur halètement.

Je suis à bout. Mes épaules, mes coudes et mes mains semblent agressés par des lames acérées.

Devant moi, la foule se fait plus dense, les visages plus enthousiastes, les cris plus excités.

Mes poumons vont déchirer ma poitrine, mon cœur ne tiendra pas.

Il le faut, pourtant, quelques mètres encore.

Une poussée, une deuxième, une dernière et je coupe le cordon dans un cri bestial. J'ai cru mourir, mais c'est naître que je fais !

Plié en deux, je sens des mains sur moi. Ils veulent me prendre, me soulever, me porter en héros.

Ne me secouez pas. Je suis plein de larmes. De fierté. De bonheur. Du souvenir de mon Papy. Ne me secouez pas. Aujourd'hui, j'ai 10 ans.

Dans la presse, le lendemain :

Jeux paralympiques de Paris : le jeune belge Franck Smets, 23 ans, s'offre sa première médaille d'or dans l'épreuve du marathon en fauteuil roulant, en 1h27'39".